

Jared Diamond

# Le monde jusqu'à hier

essais  
folio





COLLECTION  
FOLIO ESSAIS



Jared Diamond

# Le monde jusqu'à hier

Ce que nous apprennent  
les sociétés traditionnelles

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jean-François Sené*

Gallimard

*Dans la même collection*

DE L'INÉGALITÉ PARMIS LES SOCIÉTÉS, n° 493

EFFONDREMENT, n° 513

POURQUOI L'AMOUR EST UN PLAISIR. L'évolution de la sexualité humaine, n° 531

LE TROISIÈME CHIMPANZÉ. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain, n° 546

L'ouvrage a paru originellement sous le titre :  
*The World until Yesterday.*  
*What Can We Learn from Traditional Societies?*  
aux Éditions Viking (New York) en 2012.

© Jared Diamond, 2012, all rights reserved.  
© Éditions Gallimard, 2013, pour l'édition en langue française.

Couverture : Illustration Emmanuel Polanco.

Jared Diamond est professeur de géographie à l'université de Californie à Los Angeles. Il est membre de l'Académie américaine des arts et des sciences ainsi que de la Société américaine de philosophie.





*Pour Meg Taylor,  
en remerciement  
pour sa longue amitié  
et le partage de ses connaissances  
sur nos deux mondes*



## *Prologue*

### À L'AÉROPORT

#### SCÈNE DANS UN AÉROPORT

30 avril 2006, 7h00 : je suis dans une salle d'enregistrement d'un aéroport, agrippé à mon chariot à bagages, bousculé par une foule d'autres personnes qui s'enregistrent également pour les premiers vols de la journée. Scène familière : des centaines de voyageurs en files parallèles, portant valises, paquets, sacs à dos et bébés, et qui s'approchent d'un long comptoir derrière lequel se tiennent des employés en uniforme devant leurs écrans d'ordinateur. D'autres personnes en uniforme sont disséminées dans cette foule : pilotes et hôtesses, contrôleurs des bagages et deux policiers noyés dans la masse et n'ayant d'autre mission que de se montrer. Les agents de contrôle examinent les bagages aux rayons X, les employés des compagnies aériennes étiquettent les sacs et les bagagistes les mettent sur un tapis roulant qui les emporte vers, espère-t-on, le bon avion. Le long du mur qui fait face au comptoir d'enregistrement, des boutiques vendent journaux et nourriture rapide. Autour de moi d'autres objets familiers encore, horloges murales,

téléphones, escaliers mécaniques menant au niveau supérieur et, bien entendu, des avions sur le tarmac que l'on aperçoit au-delà des baies vitrées du terminal.

Les employés des compagnies tapotent sur leurs claviers et regardent les écrans, le tout ponctué par l'impression de reçus de paiement électronique sur des terminaux de cartes de crédit. La foule présente le mélange habituel de bonne humeur, de patience, d'exaspération, d'attente respectueuse et de cérémonie des adieux aux amis. À mon tour, je présente un papier (mon itinéraire de vol) à une personne que je n'ai jamais vue et que je ne reverrai probablement jamais (une employée à l'enregistrement). Elle me donne à son tour un bout de papier qui m'autorise à faire un vol de plusieurs centaines de kilomètres jusqu'à un lieu où je ne suis encore jamais allé et dont les habitants ne me connaissent pas, mais qui malgré cela toléreront ma venue.

La scène est des plus familières. Toutefois, une des premières choses qui frappent les quelques voyageurs venus des États-Unis, d'Europe ou d'Asie, c'est qu'à leur exception, toutes les autres personnes sont originaires de Nouvelle-Guinée. Il est d'autres différences que des voyageurs venus d'outre-mer pourraient relever : le drapeau national noir, rouge et or est celui de la Papouasie-Nouvelle-Guinée qui s'orne d'un paradisiaque et de la Croix du Sud ; les panneaux de la compagnie aérienne sur le comptoir indiquent uniquement des vols d'Air Niugini, et les destinations sur les écrans ont une consonance exotique : Wapenamanda, Goroka, Kikori, Kundiawa et Wewak.

L'aéroport où je me trouve est celui de Port Moresby, capitale de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Pour qui-conque connaît un peu l'histoire de la Nouvelle-

Guinée — ce qui est mon cas, étant venu ici pour la première fois en 1964 quand l’Australie administrait encore le territoire —, la présente scène est tout à la fois familière, étonnante et émouvante. Je me mets à la comparer mentalement aux photographies prises en 1931 par les premiers Australiens à fouler et « découvrir » les Highlands (Hautes Terres) de Nouvelle-Guinée grouillant d’un million de villageois qui utilisaient encore des outils de pierre. Sur ces clichés, les Highlanders, qui vivaient depuis des millénaires dans un isolement relatif avec une connaissance limitée du monde extérieur, contemplant avec effroi les premiers Européens. Je regarde les passagers, employés et pilotes néo-guinéens et je vois en eux les ancêtres photographiés trois quarts de siècle plus tôt. Les individus ne sont bien évidemment plus les mêmes, mais leurs visages sont semblables. Peut-être même y a-t-il, à cet instant, parmi eux tous des enfants ou petits-enfants de ceux qui figurèrent sur les photographies du « premier contact »<sup>1</sup>.

La différence la plus manifeste entre cette scène d’enregistrement des passagers et les photographies gravées dans ma mémoire d’un « premier contact », est que les Highlanders de Nouvelle-Guinée en 1931 n’étaient vêtus que d’un simple pagne en herbe et qu’ils portaient des sacs en filet jetés sur l’épaule et des coiffures de plumes ; en 2006, ils sont vêtus d’une tenue désormais internationale, chemises, pantalons, jupes, shorts et casquettes de base-ball. En une ou deux générations, ces Highlanders ont appris à écrire, à employer des ordinateurs et à voyager en avion. Peut-être certains d’entre eux ont-ils été les premiers de leur tribu à apprendre à lire et à écrire. Ce gouffre entre générations est symbolisé par deux Néo-Guinéens dans cette foule, le plus jeune guidant le

plus âgé : le premier, en uniforme de pilote, m'expliquera qu'il emmène le second, son grand-père, pour son premier vol en avion, et le vieil homme aux cheveux gris paraissait aussi hébété et déconcerté que les ancêtres sur les clichés de 1931.

Mais un observateur très au fait de l'histoire de la Nouvelle-Guinée n'aurait pas manqué de noter d'emblée qu'entre les deux scènes, il est des différences autrement plus importantes que les pagens de 1931 et les tenues occidentales d'aujourd'hui. Les sociétés des Hautes Terres de Nouvelle-Guinée en 1931 ne disposaient pas seulement de vêtements manufacturés et bien évidemment de toutes les technologies contemporaines, elles étaient dépourvues d'écriture, monnaie, écoles et gouvernement centralisé. Si les preuves n'en existaient pas, nous aurions du mal à croire qu'une société sans écriture ait pu en acquérir la maîtrise en une seule génération.

Le même observateur aurait également noté que des éléments de cette scène d'aéroport en 2006, très commune comparée à tous les autres aéroports, différaient profondément du « premier contact » tel qu'immortalisé en 1931 par les photographies des patrouilles australiennes. En 2006 nombre de personnes âgées aux cheveux grisonnants se pressent dans le hall en proportion plus forte que dans la société traditionnelle des Hautes Terres. La foule de l'aéroport, quoiqu'elle ait pu initialement frapper par son caractère « homogène » un Occidental sans expérience préalable des Néo-Guinéens — tous apparemment semblables par leur peau sombre et leur chevelure laineuse —, était hétérogène par d'autres traits physiques : habitants de haute taille à la barbe rare et au visage étroit des Basses Terres de la côte sud, Highlanders plus petits, barbus et au

visage large, îliens et habitants des Basses Terres de la côte septentrionale aux traits du visage quelque peu asiatiques. En 1931, il aurait été totalement impossible de rencontrer réunis au même endroit à la fois des Highlanders, des habitants des Basses Terres de la côte sud et de la côte nord ; tout regroupement en Nouvelle-Guinée aurait été bien plus homogène que cette foule à l'aéroport. Un linguiste écoutant cette foule aurait discerné des dizaines de langues appartenant à des familles très différentes : langues tonales aux mots se distinguant par leur hauteur de ton comme en chinois, langues austronésiennes aux syllabes et consonnes relativement simples et langues papoues atonales. En 1931, il aurait rencontré éventuellement réunis des locuteurs individuels d'une seule des différentes langues, mais jamais de locuteurs de dizaines de langues. Deux langues répandues, l'anglais et le tok pisin (également connu sous le nom de néo-mélanésien ou pidgin, le créole anglais), sont utilisées au comptoir d'enregistrement en 2006 et dans nombre des conversations entre passagers, alors qu'en 1931 tous les échanges dans les Highlands de Nouvelle-Guinée se faisaient dans des langues locales, chacune d'elles restant confinée dans une petite zone.

Une autre différence subtile entre les scènes de 1931 et de 2006 est que la foule à l'aéroport compte quelques Néo-Guinéens présentant un type américain de corpulence malheureusement banale : des personnes en surpoids et au « ventre à bière » retombant sur la ceinture. Les photos vieilles de soixante-quinze ans ne montrent aucun Néo-Guinéen obèse : ils sont tous maigres et musclés. Les statistiques sanitaires publiques de la Nouvelle-Guinée témoignent aujourd'hui d'un nombre croissant de cas de diabète

lié au surpoids, sans parler de cas d'hypertension, de cardiopathies, d'attaques cérébro-vasculaires et de cancers, toutes choses inconnues une génération plus tôt.

Il est un autre caractère distinctif de cette foule comparée aux groupes de 1931 auquel on ne prêterait pas attention tant il nous paraît relever de l'évidence dans le monde moderne : la plupart des gens amassés dans cette salle d'aéroport sont des inconnus pour chacun, ne se sont jamais vus auparavant ni ne s'agressent les uns les autres. En 1931, voilà qui eût été impossible ; alors les rencontres entre inconnus étaient rares, dangereuses et fort susceptibles de dégénérer en violences. Et cependant, il y a ces deux policiers présents, censément pour maintenir l'ordre, alors même que la foule le maintient d'elle-même, du seul fait que les passagers savent qu'aucun des autres inconnus ne va sauter sur lui et qu'ils vivent désormais dans une société comptant davantage encore de policiers, voire de soldats susceptibles d'intervenir au cas où une querelle viendrait à tourner mal. En 1931, il n'existait ni police ni autorité gouvernementale. Les passagers de cet aéroport jouissent du droit de se rendre par avion ou par tout autre moyen à Wapenamanda ou ailleurs en Papouasie-Nouvelle-Guinée sans autorisation préalable. Aujourd'hui, dans le monde occidental, nous tenons la liberté de voyager pour normale, alors que jadis elle était exceptionnelle. En 1931, aucun Néo-Guinéen né à Goroka ne s'était rendu à Wapenamanda distant pourtant de 170 kilomètres à l'ouest ; l'idée de voyager de Goroka à Wapenamanda, sans être tué parce qu'on était inconnu des autres tribus susceptibles d'être rencontrées dès les premiers 15 kilomètres était impensable. Et cependant je viens de parcourir 11 000 kilomètres de Los



Angeles à Port Moresby, une distance des centaines de fois supérieure à celle couverte à partir de son lieu de naissance par n'importe quel habitant des Highlands de Nouvelle-Guinée au cours de sa vie entière.

Toutes ces différences entre les foules de 1931 et de 2006, je les résumerai en ces termes : au cours des soixante-quinze dernières années la population des Highlands de Nouvelle-Guinée a parcouru en un éclair des changements qui prirent des millénaires à se produire dans une grande partie du reste du monde. Pour les habitants ces changements ont été, à titre individuel, encore plus rapides : certains de mes amis néo-guinéens m'ont dit avoir fabriqué les derniers outils en pierre et participé aux dernières batailles entre tribus à peine une décennie avant notre rencontre. Aujourd'hui, les citoyens des États industriels trouvent à ce point normales les caractéristiques de la scène de 2006 qu'il leur paraît impossible qu'il pût en aller différemment : le métal, l'écriture, les machines, les avions, la police et le gouvernement, les personnes en surpoids, le fait de rencontrer des inconnus sans en nourrir de crainte, les populations hétérogènes, etc. Or tous ces traits des sociétés humaines contemporaines sont relativement nouveaux dans l'histoire des hommes. Pour l'essentiel, au cours des six millions d'années qui ont suivi la séparation des lignes évolutives de l'homme et du chimpanzé originels, les sociétés humaines n'ont connu ni le métal ni toutes ces autres choses. Ces caractéristiques modernes n'ont commencé à apparaître que dans les dernières 11 000 années et seulement dans certaines zones du monde.

Ainsi, la Nouvelle-Guinée<sup>2</sup> est, à certains égards, une fenêtre ouverte sur l'humanité telle qu'elle était hier encore, comparée aux six millions d'années de

l'échelle de l'évolution de l'Homme. (Je tiens à souligner l'expression « à certains égards » car les Hautes Terres de Nouvelle-Guinée en 1931 n'étaient évidemment pas un monde d'hier inchangé.) Tous les changements qui survinrent dans les Highlands au cours des soixante-quinze dernières années ont également touché d'autres sociétés dans le monde, mais dans une grande partie du reste du monde ils étaient advenus plus tôt et plus graduellement qu'en Nouvelle-Guinée. Cependant, le terme « graduel » doit être pris de façon relative : même dans les sociétés où ces modifications sont apparues en premier, leur chronologie couvre moins de 11 000 ans, ce qui est dérisoire comparé à six millions d'années. Nos sociétés ont donc connu récemment et rapidement de profondes évolutions.

#### POURQUOI ÉTUDIER LES SOCIÉTÉS TRADITIONNELLES ?

D'où vient notre actuelle fascination pour les sociétés traditionnelles ?

Par sociétés « traditionnelles » ou « de petite taille », termes que j'emploierai dans ce livre, j'entends des sociétés passées ou présentes qui vivent en groupes de faible densité de population (allant de quelques dizaines à quelques milliers d'individus), subsistent de la chasse et de la cueillette, de la culture ou de l'élevage, et que les contacts avec les grandes sociétés industrielles occidentalisées ont transformées de façon limitée. En réalité, les sociétés traditionnelles de ce type qui existent encore de nos jours ont été en

partie modifiées par les contacts et pourraient plutôt être décrites comme « transitionnelles » plutôt que « traditionnelles », n'était le fait fondamental qu'elles conservent encore nombre de traits et de processus sociaux des petites sociétés du passé. J'oppose les sociétés traditionnelles de petite taille aux sociétés « occidentalisées », c'est-à-dire à ces grandes sociétés industrielles modernes dirigées par des gouvernements étatiques et que les lecteurs de cet ouvrage connaissent puisque, pour l'essentiel, ils y vivent. On les qualifie d'« occidentalisées » parce que certains traits importants de ces sociétés (comme la Révolution industrielle et la santé publique) apparurent en Europe occidentale aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et se répandirent de là vers de nombreux autres pays d'outre-mer.

Notre fascination pour ces sociétés « traditionnelles » vient en partie de notre besoin de connaître des gens qui nous sont si semblables et si compréhensibles par certains côtés, si différents et si difficiles à saisir à d'autres titres. Quand, à vingt-six ans, je suis arrivé pour la première fois en Nouvelle-Guinée en 1964, j'ai été frappé par l'exotisme de ses habitants : ils ne ressemblaient pas aux Américains, parlaient des langues différentes, se vêtaient et se comportaient autrement. Mais dans les décennies suivantes, au cours de dizaines de visites de un à cinq mois dans de nombreuses régions de Nouvelle-Guinée et sur les îles voisines, ce sentiment d'exotisme prédominant fit place à un sentiment d'un partage en commun à mesure que je commençais à mieux connaître des Néo-Guinéens à titre individuel : nous avions de longues conversations, riions des mêmes plaisanteries, partagions le même intérêt

pour les enfants, le sexe, la nourriture et le sport, et connaissons ensemble des moments de colère, de peur, de chagrin, de soulagement ou de joie. Même leurs langues sont des variantes de thèmes linguistiques familiers dans le monde entier ; ainsi, bien que le foré, première langue néo-guinéenne que j'ai apprise, soit sans relation avec les langues indo-européennes et ait donc un vocabulaire complètement inconnu pour moi, il conjugue les verbes de façon complexe comme l'allemand, a des pronoms duels comme le slovène, des postpositions comme le finnois et trois adverbes démonstratifs (« ici », « là » et « là-bas ») comme le latin.

Toutes ces similitudes m'ont conduit à penser à tort, après mon sentiment initial d'exotisme, que « les gens sont fondamentalement les mêmes partout ». Mais non, en suis-je arrivé finalement à comprendre, nous ne sommes pas tous semblables : beaucoup de mes amis néo-guinéens comptent de façon différente (par évaluation visuelle et non en employant des nombres abstraits), choisissent leurs épouses ou leurs époux de manière autre, traitent leurs parents et leurs enfants différemment, perçoivent le danger autrement et se font une conception particulière de l'amitié. Ce mélange trompeur de similitudes et de différences fait partie de ce qui rend les sociétés traditionnelles fascinantes aux yeux d'un étranger.

Mais il est une autre raison à l'intérêt et à l'importance que nous accordons aux sociétés traditionnelles : en effet, elles conservent des traits de la façon dont vécurent nos ancêtres pendant des dizaines de millénaires, jusqu'à hier quasiment. Les modes de vie traditionnels sont ce qui nous a façonnés et ont fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui. La transition de la chasse-cueillette à la culture n'a commencé

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

POURQUOI L'AMOUR EST UN PLAISIR. L'évolution de la sexualité humaine, Hachette Littérature, 1999 ; Gallimard, coll. Folio Essais n° 531, 2010.

DE L'INÉGALITÉ PARMIS LES SOCIÉTÉS. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Gallimard, coll. NRF Essais, 2000 ; coll. Folio Essais n° 493, 2007.

LE TROISIÈME CHIMPANZÉ. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain, Gallimard, coll. NRF Essais, 2000 ; coll. Folio Essais n° 546, 2009.

EFFONDREMENT. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Gallimard, coll. NRF Essais, 2006 ; coll. Folio Essais n° 513, 2009.

### *Chez d'autres éditeurs*

INVENTER POUR LE XXI<sup>e</sup> SIÈCLE (avec André Velter, Pierre Rabhi et Sylvain Tesson), Alternatives, 2011.



*Le monde jusqu'à hier*  
Jared Diamond

Cette édition électronique du livre  
*Le monde jusqu'à hier* de Jared Diamond  
a été réalisée le 15 décembre 2014 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070462599 – Numéro d'édition : 274601).  
Code Sodis : N66627 – ISBN : 9782072576362.  
Numéro d'édition : 274602.